

Pénélope MARTINEZ

GRAIN DE DESERT

A toi, Yvonne, que nous n'avons pas su pleurer.

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-4262-5

© Pénélope MARTINEZ

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

A toi mon amour

Tu viens de me quitter pour rejoindre tes étoiles que tu aimais tant, tes nuages dont tu t'amusais à interpréter les formes, tantôt animales, tantôt végétales. Ces formes extraordinaires venant tout droit de ton imagination si active lorsque que tu t'accordais une pause, allongé dans ta montagne pour te laisser porter dans les bras de Morphée pour juste 5 minutes et redémarrer toujours plus vif, en tirant derrière toi ... les autres....

Mon amour, oui tu viens de me quitter et je ne peux l'accepter ! Je ne veux pas refermer cette porte qui me coupe de toi, je suis anéantie ! Ce n'est pas une part de moi qui s'est envolée, c'est tout mon être. Il ne reste de moi plus qu'une coquille vide complètement perdue attendant sans cesse un signe de toi que je ne peux recevoir tant mes larmes brouillent ma tête et mon âme.

Mon homme, pourquoi, pourquoi es-tu parti ? Pourquoi m'as-tu abandonnée ? Moi qui ne vivais que pour toi, depuis 16 ans déjà... Tu m'as dit « je pars juste pour le week-end, je serai là lundi soir et on aura une belle semaine » et moi, je la veux ma belle semaine, tu me l'avais promis. Tu étais si heureux...

Comment peut-on partir ainsi, avec tant de projet en tête, tant de bonheur à donner, à partager. Ce film qui te hantait et que tu allais enfin réaliser, tu écartais les bras et tu me le mimais en criant « Quelle connerie la guerre ! ». Ce « Dormeur du Val » dont tu m'as tant parlé. Et ce beau Yohan, neveux mais non moins tête d'affiche avec sa gueule d'ange qui devait avoir un rayon de soleil « juste là, tu vois sur son visage ». De cette future vidéo, j'en connaissais chaque détail et elle ne verra pas le jour, tu m'avais dit,

« mardi, nous déjeunons tous ensemble avec les copains, tu sais les mousquetaires, pour mettre les choses au point, mercredi matin il y aura toi mon amour pour me donner l'élan, l'après-midi je vais chercher les costumes et jeudi je filme de 8h30 à midi » ... Oui mais voilà jeudi à midi, on débranchait la machine qui te reliait au monde des vivants.

« On » m'a dit que dimanche tu t'étais écroulé en marchant dans cette belle nature que tu aimais tant, ton épouse aurait tout fait pour te réanimer mais tu as préféré les rejoindre tes putains d'étoiles... Excuses moi du terme mais je suis en colère, une colère qui me ronge. Je sais que je n'ai pas le droit, ce n'était qu'une vie d'adultère que je respirais avec toi mais Quel Amour, mon Dieu Quel AMOUR ! Souvent, nous nous demandions si d'autres personnes avaient connus ça, tant d'amour de passion intarissables depuis si longtemps.

NOUS

Depuis ce jour où tu as pris ma main, en juin 2002, chaque seconde de ma vie t'a été entièrement dédiée. Je ne vivais que pour toi, pour le moment où tu allais m'appeler, pour les 5 mn de baisers volés dont nous nous délections, pour ce chewing-gum que nous nous partagions comme des enfants.

Nous avions 15 ans, tu me disais « on est hors du temps ma chatte ». Oui tu m'appelais ma chatte, au début ça m'a fait drôle, jamais cette expression n'avait été employée pour me surnommer. Mais oui, j'étais ta chatte, toujours lovée bien contre toi. Je ne pouvais m'empêcher, quand tu étais près de moi, de me frotter à toi, de te respirer, de dégrafer le petit bouton du haut de ta chemise, de poser ma main sur ton cœur et te dire que c'était ma place,

« Ma petite place à moi, là ! »,

et que personne jamais ne me la ravira et toi tu me répondais « je me sens fort, si fort » ... et bien évidemment, tu n'aurais jamais porté autre chose qu'une chemise en ma présence.

Il y avait ce petit geste aussi, celui que je faisais et dont tu me parlais, ce petit geste que je ne connais pas mais que tu attendais, tu me soufflais à l'oreille « le jour où tu ne le feras pas, je saurai que tu ne m'aimes plus ! ».

Je ne saurai jamais quel était ce petit geste. Je ne souhaitais pas le savoir d'ailleurs, de peur de ne plus le faire naturellement mais ce que je sais c'est que je l'ai toujours fait ce petit geste qui voulait dire JE T'AIME...

TOI

Tu me disais « j'ai peur » Toi, l'homme fort qui était prêt à tout, tu avais peur, tout le temps, de tout, de me perdre, de nous perdre. Il fallait se cacher, se cacher du monde entier. Moi je voulais crier notre amour et toi le garder secret. Tu n'en as parlé à personne, jamais, ce n'était que pour TOI. Nous avons bien quelques amis communs qui nous ont vus ensemble et qui ne nous jugeaient pas, jamais, bien au contraire, il émanait tant de lumière de notre couple qu'on ne pouvait que nous aimer. Dans tous les bars, les hôtels, les restaurants où nous sommes passés, tous ont toujours été dans l'empathie, tout sourire et gentillesse. On nous aimait de nous aimer !!!

Cette peur que je lui échappe, cette peur que la vie nous rattrape et nous sépare, cette peur que je sois trop belle et qu'un autre homme vienne lui ravir son trésor, cette peur parfois le rendait désenchanté, il me téléphonait au plus mal, il me disait « je suis un funambule, un funambule qui a peur » et je lui parlais, le rassurais, comme on rassure un enfant. Apaisé il se ravisait « ça y est mon amour tu m'as guéri. Je vais bien maintenant et je vais faire ci où ça ou encore ça ». Je ne pourrai vous dire tout ce que ce grand homme a fait tant il était un véritable artiste. Le piano était le remède à tous ses maux et aux nôtres aussi, il vivait sa musique mais n'en était pas égoïste, il nous la partageait. Qu'elle chance vous avez eu, vous, ses amis, sa famille, de pouvoir l'écouter sans téléphone interposé... Il peignait avec ses tripes, se fermait parfois quand son professeur lui demandait de rajouter tel ou tel détail qui ne lui correspondait pas, mais il s'efforçait de suivre le conseil en y mettant toujours sa patte personnelle, le résultat était magique, ravissait nos yeux et mettait tous nos sens en éveil.

Sa vidéo lui permettait de nous transmettre des messages de sagesse, il avait un don pour le choix des visages, des paysages, des thèmes qu'il agrémentait de la douce force de sa voix qui nous envoutait. Et il y avait la montagne, le ski, ce club qu'il aimait tant dont je vous reparlerais sûrement et le parapente. Ah oui le parapente !

J'avais eu le malheur, au début de notre relation quand je ne savais pas encore qu'une seule parole pouvait lui faire déplacer des montagnes, de lui confier que j'étais invitée à déjeuner par un certain Philippe qui m'avait emmené deux fois en biplace et que j'avais adoré cette sensation de liberté, cette communion avec la nature. Il n'avait rien dit mais déjà dans sa tête il fomentait le vœu de ravir la place de cet homme qui m'avait emportée sur sa voile.

Afin d'exorciser ce mal qui allait forcément le ronger, le voilà parti à prendre des cours et un beau matin comme un oiseau avide de liberté qui réinvesti son territoire, le voilà qui s'élançait et vole à son tour.

C'était ça mon homme, tout ce qu'il rêvait, il l'entreprenait, il le réussissait à force de travail de persistance, de persévérance. Il était unique ! Je ne connais personne qui possède une telle force de caractère, qui a autant de charisme. Non, je ne dis pas ça parce que je ne suis pas objective demandez autour de vous, à tous ceux qui l'ont connu... Essayez-vous de passer haut la main à plus de 65 ans une ceinture noire de jujitsu !!!

SIGNES

Hier matin, comme pratiquement tous les matins depuis que tu m'as quittée, je suis allée courir au cœur de cette belle nature qu'avant toi je ne connaissais pas. « Je leur raconterai plus bas mon amour tout ce que tu m'as appris, tout ce que tu m'as transmis et comment nous nous sommes rencontrés ». Je suis donc partie, ce matin-là, quand la nuit n'est plus vraiment la nuit et le jour pas vraiment lui non plus, et qu'à chaque détour de chemin, je te cherche, je t'appelle, j'essaye de trouver des signes de toi, des signes tellement furtifs que je ne les vois pas. Il y a bien parfois le ciel qui se charge de rose fuchsias, mais est-ce vraiment pour moi, il y a bien parfois la lune qui me suit furtivement et le soleil qui se pare d'un cercle magnifique et doux pour se laisser regarder sans que mes yeux me piquent, mais est-ce vraiment pour moi. J'aimerais tellement te retrouver TOI ! Ton odeur me manque, la douceur de ta peau, ta voix qui chante à mon oreille, tes doux poèmes qui me bercent. Même cette belle nature ne pourra jamais égaler avec l'homme que tu as été. Dire qu'il y en a qui fantasme comme des folles à la lecture de 50 nuances de Grey, si elles savaient ce que c'est que le grand Amour, le vrai. Nul besoin, Mesdames, de se laisser attacher sur je ne sais quelle machine étrange pour vibrer ! Je vous souhaite à toutes de rencontrer l'amour, le vrai, avec un homme qui saura vous combler, tout simplement, parce qu'il aime la vie, parce qu'il sait aimer, parce qu'il vous aime VOUS, comme vous êtes, et qui saura faire en sorte que vous vous aimiez, que ce qui à vos yeux vous complexe en vous apparaissant comme une imperfection devienne pour lui une qualité parce que

cette particularité physique fait de vous ce que vous êtes parce qu'elle vous rend unique à ses yeux, et surtout parce qu'il vous fera prendre conscience qu'il n'y a rien de plus harmonieux que l'individualité face à l'ennuyeuse perfection ...

Mais je m'égare ! Oui c'est vrai que je m'égare souvent depuis que tu m'as quittée, mes larmes brouillent mes yeux et ma tête est trop souvent dans les nuages où je me perds à force de te chercher.

J'étais donc entrain de marcher et de te parler, le cœur à l'envers, quand tout à coup un couple de jeunes chevreuils arrive sur moi à vive allure. Le male mène la danse et tous deux me tournent autour. Qu'il est beau avec ses bois naissants, si près de moi que je pourrais en caresser leurs velours. Je ne bouge plus, comme tu me l'as appris, je n'ose même plus respirer de peur de les faire fuir. La femelle m'a certainement aperçue et a décidé de faire demi-tour, il l'a suivi.

Je les ai regardés partir en reprenant doucement mon souffle et en ressentant que dans leur sillon ils emmenaient avec eux un peu de mon mal-être. Est-ce toi qui me les as envoyés ? Etait-ce un message de toi qui, par cette belle image de la vie qui crépite, me demandait de ne pas me laisser porter par la vague de ma peine mais plutôt de me contraindre à avancer en me persuadant que tu seras toujours là, à mes côtés. J'ai, à cet instant magique, pensé qu'il ne fallait pas offenser ton souvenir qui tentait de me rappeler ta devise « la vie est belle ».

Cette sensation je l'avais déjà perçue quand, ce jeudi maudit où j'ai su que tu n'étais plus, je me rendais chancelante au parking pour récupérer ma voiture après une journée interminable de faux semblant. Je ne savais plus où j'avais mal, si j'existais, si le soleil me brûlait ou me glaçait, j'étais abasourdie par ce mystère qui consiste à marcher alors qu'on ne pèse plus rien. Faire un pas après l'autre dans la cour de l'école me paraissait tellement incongru face à cette sensation de voler au firmament, de ne plus vraiment exister. Au fil de mon errance, mon regard cruellement fixé sur le magnifique ciel bleu azur fut attiré par un nuage qui imitait parfaitement bien la forme d'un chat. Cette image m'a fait sourire et m'a ramenée un tant soit peu à la vie, j'ai levé un peu plus la tête pour mieux le contempler. C'est là qu'un cœur infini s'est dessiné sous mes yeux ébahis.

Maintenant je sais que c'était ta façon à toi, de me dire au revoir de me dire « avance ma chatte, je suis avec toi ». A cet instant me revient le souvenir de cet écriteau monumental que tu avais dressé sur le panneau « Fleurieu » qui longeait la route me menant au travail. Il y a bien longtemps maintenant, une affiche gigantesque sur laquelle tu avais inscrit « Je suis sur ton chemin ma chatte, je t'aime ».

Tu m'avais appelée juste après très fier de ta prestation et m'avait lancé « maintenant tout Fleurieu sait que tu es mon amour » ... Aujourd'hui je dois me contenter de ce cœur qui s'épanouit dans un ciel d'azur, tu ne m'appelleras pas...

FRAGILE

Oui tu étais comme ça, un romantique comme on en fait plus, sous tes airs d'homme fort tu étais d'une douce fragilité, je crois que personne à part moi ne te connaissait vraiment. Tu me disais les yeux humides « notre amour est un chef-d'œuvre, il en a la fragilité, un simple grain de sable peut l'anéantir ».

La semaine précédant ton départ, tu m'avais téléphoné, j'étais au bureau et comme souvent tu m'avais bercée de tout ton amour.

Radiieuse, j'étais retournée à ma tâche, bien décidée à me remettre au boulot quand mon téléphone avait de nouveau vibré, c'était toi, au piano qui me jouait « là où je t'emmènerai ».

J'étais concentrée sur un dossier épineux, j'ai trouvé cette mélodie divine mais je n'y ai, sans doute, pas assez prêté attention. Pour moi, l'émotion émanait de tes mains qui courraient sur le clavier. Je fermais les yeux et sentais l'amour me submerger.

Le lendemain, tu m'as questionnée « connais-tu les paroles ? Florent Pagny a vraiment été très fort sur ce coup-là !!! » Je t'ai sottement répondu qu'« évidemment, qui ne connaît pas cette chanson ? »

J'aurais dû les relire ! Je m'en veux de ne pas l'avoir fait car peut-être aurais-je compris que c'était ta façon, à toi, de me dire au revoir...

*C'est au bout du regard
Là où les bateaux quittent la mer,
Là où l'horizon est tellement plus clair,
Sous la belle étoile, celle qui te dit que la vie ici
Ne sera jamais rien que ton amie
C'est au fond de tes yeux
Là où le monde effleure tes rêves
Là où le bonheur n'est plus un mystère
C'est là que je t'emmènerai sur la route
Et si le soleil le savait
Mais j'en doute, il viendrait
Là, où je t'emmènerai
Aucun doute, il s'inviterait
Pour nous éclairer.
Nous longerons la mer
Nos vie couleront sans un hiver
Comme un matin d'été, un courant d'air
Et tout au long de ta vie
Que s'écartent les nuages,
Je serai là à chaque fois que tu auras besoin de moi
Regarde là-bas
C'est là que je t'emmènerai sur la route
Et le soleil s'il le savait
Mais j'en doute, il viendrait
Là où je t'emmènerai
Aucun doute, il s'inviterait
Pour nous réchauffer
Nous accompagner
Là où je t'emmènerai
Aucune peur, ni aucun doute
Le monde est toujours en été
Pas de douleur et pas de déroute
C'est là que je t'emmènerai
Sur ma route
Pour te réchauffer et te protéger
Sans t'étouffer
Je t'emmènerai*

MOI

Tu connaissais mon corps mieux que personne, mieux que moi-même. Tu le détaillais, le façonnais de tes mains d'artiste. Je te disais, je suis née deux fois, la deuxième c'est entre tes bras, à 40 ans quand tu m'as appris qui j'étais vraiment, quand tu m'as reconstruite conforme à ton image quand tu m'as libérée en m'apportant ta lumière pour me donner du relief.

Transcendée par ton regard, j'ai repris confiance en moi, moi qui ne portais que le pantalon tant je détestais mes jambes, moi, étriquée dans mon look d'adolescente attardée.

Toi, tu aimais les femmes, les vraies, celles qui assument leur féminité, robes et talons hauts, celles qui suggèrent sans vraiment montrer. Les talons, je n'ai jamais vraiment pu, ou certaines fois pour te faire plaisir, par amour pour toi, même si dans ces moment-là, j'avais cette furtive impression de me sentir déguisée et de ne plus vraiment m'appartenir. Par contre les décolletés qui te donnaient le vertige et les robes sont devenus mes meilleurs amis, tu m'appelais « ma femme-femme » et tu adorais, par-dessus tout, mes rides naissantes. Tes yeux d'artiste me dessinaient d'un trait, tu me tendais la feuille de papier froissée sur laquelle apparaissait « une ronde au-dessus de la portée ». Si vous êtes musicien vous comprendrez ! Sinon que vous dire, si ce n'est peut-être que la symbolique d'être placée au-dessus de la portée ne peut que combler l'égo d'une femme et que la ronde vaut quand même 4 temps soit beaucoup plus que ses congénères. Mais j'avoue que je suis très loin d'être une experte en solfège, vu que moi-même je ne m'y suis mise qu'à 40 ans pour essayer vainement de sortir quelques jolies mélodies au piano en pensant naïvement que toi, mon

homme, tu me donnerais des cours. Mais ça, c'était ne pas te connaître encore assez car, cela aussi, faisait partie du domaine de l'impossible.

Tu détestais mes strings et une fois, tu t'es rendu, seul, aux Galeries Lafayette afin d'essayer d'acquérir quelques notions fondamentales sur les différents types de petites culottes auprès d'une vendeuse qui ne t'a même pas pris pour un gros pervers, tant tu savais présenter les choses. Ton choix s'était arrêté sur le shorty et le soir même tu m'avais emmenée rencontrer ta vendeuse qui m'avait tendu les pièces à essayer. J'étais ressortie de la boutique avec la plus légère et la plus chère des petites dentelles jamais portée et le cœur prêt à exploser.

C'est tellement bon de se laisser porter par un homme, on ne voit ça que dans les films, je n'avais jamais, de ma vie, pensé que cela puisse m'arriver, à moi. Mais ceci n'excluait pas le fait que tu aimais aussi me taquiner en me piquant ma petite culotte pour t'en faire un étendard que tu brandissais fièrement à la fenêtre de ta voiture tel un trophée...

Tu connaissais chacun de mes grains de beauté que tu appelais tes étoiles, tu les comptais et les recomptais pour être certain que personne ne te les avait volés en ton absence. Tu aimais par-dessus tous les étoiles de mon cou, tu les appelais ton triangle de l'été, ces trois étoiles dont j'ignorais l'existence avant toi et que tu prenais plaisir à me conter, Deneb, Altaïr et Véga, trois étoiles particulièrement brillantes chacune à l'extrémité d'une constellation. C'est grâce à elles que nous nous retrouvions, les soirs d'été, quand tu étais loin de moi. On se donnait rendez-vous, on devait lever la tête ensemble, à une heure bien définie et se

retrouver tout là-haut dans nos étoiles. Je le fais encore aujourd'hui, mais en te cherchant partout dans ce ciel infini où je n'ai plus de repère depuis que j'ai perdu ma boussole, tu sais bien pourtant que j'ai un sens de l'orientation plus que déplorable, tu n'aurais jamais dû me quitter, ce n'était pas au programme !

Ce qui te rendait le plus fier était de réussir d'une seule main à dégrafer mon soutien-gorge et à libérer mes seins que tu trouvais si beaux alors que les pauvres auraient réellement besoin d'une sérieuse rénovation... Mais c'est ainsi que tu les aimais, avec du vécu, rien ne te mettait plus en colère que quand j'envisageais une chirurgie pour les rendre plus respectables, c'était « Tes diabolins », ce terme tu l'avais trouvé sur le chemin te menant à l'école où travaillait ta fille, c'était le nom d'une crèche, un nom rêvé pour des seins... Tu les comparais à des framboises, tu disais : c'est mon dessert préféré ; et loin de moi tu ne consommais plus que des yaourts aux framboises qui te ramenaient inlassablement à moi.

Et puis dans mon cou, il y avait aussi et c'est certainement le plus important, « des nids à baisers », que tu remplissais au gré de nos rendez-vous, tu me chuchotais fiévreusement « il faut refaire le plein de tes nids à baiser pour que tu n'en manques point quand je serai loin de toi » et tu embrassais fougueusement mon cou encore et encore, ça m'émoustillait et me chatouillait tellement que je m'étranglais de rire.

Et maintenant dis-moi, mon homme, je fais comment pour les recharger mes nids à baiser, je fais comment, depuis que tu m'as abandonnée, crois-tu qu'ils vont se remplir à la simple pensée de toi ?

LES MATHS

Toutefois tu restais un artiste plutôt terre à terre du genre mathématicien, je me demandais même parfois lequel de nous deux occupait le poste de comptable... tu m'assaillais de fractions qui me faisaient tourner la tête alors que je ne te posais que des questions toutes simples, du type « est-ce que je te verrai demain ? Pourras-tu au moins m'appeler ? ». Les réponses allaient du « une chance sur 5 » au « une chance sur 2 voire sur 3 » bref des trucs incompréhensibles pour moi mais qui pour toi avaient un sens. Tu ne donnais jamais de chiffres à la légère, ils étaient murement réfléchis et avec le temps j'avais compris que je pouvais garder le sourire si tu me disais une chance sur 2, par contre une chance sur 5, c'était cuit... mais dans ces cas-là, tu me consolais d'une phrase « ma chatte c'est notre vie, pour pouvoir nous retrouver nous devons sauter de galets en galets, parfois certains sont plus éloignés les uns que les autres ». Aujourd'hui j'aimerais bien savoir où se trouve le prochain galet... si je saute je crois bien que je vais me noyer !!!

Depuis peu tu t'étais mis en tête de compter le moindre bisou échangé, « on doit en être à des dizaines de milliers depuis le temps, et hop, un de plus ! » et tu m'embrassais fougueusement. Oui on les échangeait encore et encore ces bisous, souvent au téléphone. Toi, tu continuais ton décompte en te demandant jusqu'où nous pourrions aller sans que tous ces bisous ne nous submergent. Moi je te rassurais avec le furieux désir d'en recevoir encore et encore, jusqu'à la fin des temps « ne t'inquiète pas mon amour, les bisous ne déborderont pas, jamais, je les consomme dans l'instant et attends les suivants fébrilement ». Mais c'était certainement ta façon à toi de t'interroger sur le temps qui passe.

LE TEMPS

Ce temps qui passe !!! Tu me répétais « j'ai tant de chose à faire encore, je n'y arriverais pas ». C'est vrai que des projets tu en avais plein la tête, peut-être trop pour que tu prennes les choses sereinement. Quand je te parlais, souvent tu ne m'écoutais pas, tu me regardais et tu me disais, « tu es belle ». Je te grondais, « une fois de plus, tu ne m'écoutes pas ! » et tu reprenais, « si je t'écoute mais tu es belle, trop belle ! » Et ce trop était de trop

Il lui faisait mal à lui autant qu'à moi...

Je te disais, « si je suis, aujourd'hui, pour toi aussi belle que tu le dis, m'aimeras-tu encore quand j'aurai 80 ans et que de beauté physique il n'y aura plus ? » D'autres auraient répondu oui. Toi, tu ne répondais pas ou pire tu disais « je ne sais pas ». Tu ne donnais jamais de réponse quand tu ne les avais pas, et celle-ci bien évidemment que tu ne l'avais pas, comment peut-on encore aimer à presque 100 ans alors qu'on sait très bien qu'on ne sera plus.

C'est vrai que cette différence d'âge, je n'y pensais jamais, elle n'avait pour moi aucune importance mais pas pour lui.

Quand nous passions deux ou trois jours sans nous voir ou nous parler, tu m'appelais, complètement paniqué, et tu me chantais la chanson de Marc Lavoine « oh mon amour, mon amour, est-ce que tu m'aimes encore mon amour mon amour, est-ce que tu m'aimes toujours, pour toujours... ». Moi, tourmentée par le manque de toi, par l'attente d'un appel sans aucun moyen de te joindre, j'étais à chaque fois déconcertée de percevoir comme une rancœur dans ta voix, un peu comme si tu m'en voulais de cette séparation alors

que c'était toi, ta vie qui avait mis cette distance entre nous. Et là, tu n'étais plus l'homme fort que tout le monde connaissait, tu te battais contre tes démons, ceux qui te racontaient des histoires sans fondement, ceux qui te clamaient que je me moquais de notre amour. Tu répétais, « je préférerais savoir, que tu me le dises vraiment, j'aurais moins mal que de me ronger les sangs ainsi ». Ça me rendait folle, je ne comprenais pas ! Moi qui t'attendais et qui ne vivais que pour toi. Alors, une fois encore, je te parlais tendrement, je te rassurais et je te guérissais de toi-même. Brusquement, il y avait urgence à se voir, tu lâchais toutes tes obligations qui n'avaient plus aucune importance, tu courais vers moi et je sautais dans tes bras. Nous nous retrouvions enfin comme si nous ne nous étions jamais quittés. Tu étais mon oxygène et j'étais la tienne, nous étions comme des enfants qui se réfugient, comme tu aimais le dire, **hors du temps** !!!

Pourtant, tu ne percevais pas le poids des années, tu te sentais toujours aussi jeune et effectivement, le temps n'avait aucune emprise sur toi, sur ton corps parfait mais il laissait des traces sur ton âme. Quand tu ne te trouvais plus aussi performant que dans tes jeunes années, tu t'assombrissais et parlais à demi-mot de me quitter, tu ne le disais pas comme ça mais tu me le faisais comprendre, je ne méritais soi-disant pas de finir avec un amant pathétique... C'était ton côté, je contrôle tout, mais moi j'avais peut-être aussi mon mot à dire, moi je te voulais pour toujours, je n'aurais jamais accepté de ne plus te voir tout simplement parce que Monsieur était atteint dans sa virilité dans sa toute-puissance du grand mâle qui contrairement au grand vin ne se bonifie pas avec le temps... Moi je m'en fichais de tout ça, ce que j'aimais avant tout c'était l'homme que tu

étais celui qui savait tout sur tout, qui pouvait m'apprendre encore des millions de choses, celui qui savait me conter la vie, toi quoi !!! Mais toi, tu ne pouvais t'y résigner même si tu savais au fond de toi que tu n'arriverais pas à vivre sans moi.

J'aurais pourtant tellement aimé vieillir à tes côtés. Comme ce doit être bon d'être vieille mais toujours belle dans les yeux d'un homme.

RESIGNATION

Voilà pourquoi, même si la douleur est insurmontable, je me console en me disant que tu es parti comme tu le souhaitais en pleine force de l'âge, toujours aussi beau, avec toute ta virilité, avec tous tes projets en tête, avec tout ce bonheur qui t'animait, en marchant dans cette belle nature que tu savais si bien remercier de tous les trésors qu'elle te confiait, et assez loin de moi pour que je ne tente rien pour te retrouver... mais quand même avoue que c'était trop tôt bien trop tôt....

Tu avais l'habitude de dire « Que la vie est belle – vive la vie » et tu as réussi à rendre ta mort aussi belle...

Ne crois pas que je vais m'arrêter là et lâcher ma plume pour te laisser te reposer en paix, j'ai encore beaucoup à raconter sur nous, comme par exemple notre rencontre, mais avant ça, je vais nous ramener dans une histoire qui s'est passée avant moi, même si je préférerais qu'elle n'ait jamais existée.

Je dois parler d'elle, de celle qui a fait de toi, l'homme qui a peur.

AVANT MOI

Avant moi, bien sûr tu as vécu, une vie de rêve ou tu créais beaucoup. D'autres parleraient de tout ça bien mieux que moi qui n'existait encore pas pour toi, même si tu me cherchais, à chaque détour de chemin.

Tu avais emménagé dans une jolie petite maison au cœur d'un lotissement où chacun de tes voisins était devenu ton ami. Tu animais cette collectivité de ta fougue, tu la ponctuais de pièces de théâtre que tu écrivais pour eux et que tu leur faisais jouer, de sorties en montagne où tu les guidais, de terrain de tennis que tu avais, si je ne me trompe pas, fait construire pour vous tous et de bien autres choses dont je ne peux parler, faute de ne pas les avoir vécues.

Tu avais de véritables amis au sein de ce lotissement et un jour un jeune couple est venu s'installer au milieu de cette belle fraternité.

Elle s'appelait Christiane, elle était belle et peu farouche. Et ce qui devait arriver, arriva. Dans ta quête de l'amour parfait, où tu cherchais vainement une âme sœur qui te comprenne, vous vous êtes aimés. Elle un peu plus que toi, pour en oublier la prudence qui est de mise dans ces histoires qui devraient rester secrètes. Elle allait jusqu'à rencontrer des gourous pour que tu quittes ta femme, pour que tu l'aimes encore plus et tu ne t'es pas méfié. Même si tu avais compris que ce n'était pas elle qui te comblerait et que tu lui expliquais que tu ne vivrais jamais avec elle, elle recherchait des appartements pour vous deux. Tu essayais de freiner tout ça mais elle habitait à trois pas de chez toi,

difficile de ne pas se voir, se rencontrer, ne serait-ce qu'en se mettant à la fenêtre...

Cette histoire a duré 9 mois, jusqu'à ce qu'un jour en rentrant de ton club ski, tu n'aperçoives la voiture de son mari devant ta maison. Ton sang n'a fait qu'un tour, tu avais compris que ta vie allait basculer. Lui aussi, il avait compris pourquoi sa femme avait tellement changé et que son épanouissement récent n'était pas dû qu'à sa seule personne. Il avait pris soin d'enregistrer vos communications téléphoniques. Tu es rentré chez toi, il était là avec Brigitte, ton épouse, ils t'attendaient, il t'a dit « Christy à un amant », tu as dit « Ah bon ? » Il a dit « et en plus il s'appelle Arman » ...

Ce jour-là, ta vie a volé en éclat, ceux qui à tes yeux étaient des amis, t'ont tourné le dos, tes enfants ont souffert, ta femme a été déchirée, a voulu déménager pour ne plus lire cet affront dans leurs yeux à tous. Lui voulait te tuer et elle, sur son petit nuage, continuait de rêver que cette explosion te ramènerait à elle... Oui mais voilà, tu diras plus tard, « je ne l'aimais pas assez » ...

Tu n'as jamais voulu déménager !!! Vous avez continué à vivre dans ce milieu qui est devenu complètement hostile, et ta femme qui en toute logique aurait dû te quitter et qui n'était déjà pas facile te l'a fait payer jusqu'à ton dernier souffle...

INTEGRE

Tu me disais je suis traumatisé, je ne voudrais jamais revivre cet épisode, jamais... Cette histoire t'avait meurtri, avait cassé quelque chose en toi. Plus jamais tu ne voulais faire souffrir qui que ce soit, ta vie consistait à faire attention à ce que Brigitte aille bien, toujours. Tu t'en voulais tellement de lui avoir fait tant de mal.

Vous avez peut-être l'impression que cet homme, mon Homme, n'était pas intègre à cause de ses aventures. Mais non, il avait trop d'amour en lui, il avait tant besoin de trouver l'âme sœur qu'il en était devenu volage, jusqu'à ce qu'il me trouve moi... C'est peut-être un peu présomptueux de dire ça, mais il me l'a répété si souvent que je peux me le permettre « c'est toi que je cherchais et je t'ai trouvée » ... mais trop tard... souvent nous nous disions « si on avait pu se rencontrer plus tôt, nos vies auraient été si différentes », mais plus tôt ç'aurait été trop tôt. Il n'y avait pas d'issue, juste de l'amour à consommer sans modération et pour moi sans culpabilité. Mais seulement pour moi, parce que toi, mon amour de la culpabilité, tu en avais à te rendre malade.

Vous voyez, vous ne pouvez mal le juger, vous vous trompez. Bien au contraire, c'était un homme qui avait des principes et par-dessus tout, il n'aurait jamais supporté que ses enfants et, qui plus est, ses petits-enfants aient connaissance de sa face cachée, qu'ils sachent qu'il était vraiment au fond de lui, un homme, juste un simple mortel animé par des sentiments amoureux. Un homme qui ne se donne pas le droit d'aimer une autre femme que celle qu'il a

épousée. Non il devait rester le père, le grand-père bien rangé que chacun de nous recherchons dans nos aïeux.

CACHES

Voilà pourquoi tu m'avais fait promettre que s'il t'arrivait quelque chose, quoi que ce soit, je devrais rester dans l'ombre et simplement me contenter de notre belle histoire, malgré ma peine. Mais bien sûr que c'était trop me demander car, moi, j'aurais tellement voulu être là, toujours à tes côtés. J'aurais tellement aimé connaître tes amis. J'aurais tellement aimé pouvoir te tenir la main et marcher au soleil quand toi, tu me disais, sans ironie, « vient on marche à l'ombre, on nous voit moins ». J'aurais tellement aimé ne serait-ce que boire un petit café avec toi en terrasse plutôt que cachés au fond du bar.... Quoi qu'a bien y réfléchir, c'était bon d'être juste toi et moi, au fond du bar, à l'abri de leur regard à tous, juste toi et moi.

Au tout début de notre amour, tu t'étais quand même interrogé sur le bien-fondé de rester dans cette vie plutôt que de tout recommencer avec moi. Rappelles-toi, vous étiez partis en vacances en Tunisie et tu n'en pouvais plus d'être loin de moi, tu te torturais, rester... partir... partir... rester... c'était insoluble. Tu savais que moi, même si ma vie était tout aussi compliquée, je t'avais dans la peau et je t'aurais suivi au risque de souffrir du mal qu'on allait leur faire, à eux, ceux qu'on aimait et qu'on voulait tant préserver. Oui, nous n'étions pas assez égoïstes pour ne penser qu'à nous. Tu étais parti en balade dans le désert et sur le sable un amoureux, tout aussi transi que toi, avait tracé ce cri d'amour « Jérémy sans Sophie » que le vent emportait petit à petit. Ça t'avait troublé, tu m'en parlais encore après toutes ces années, « Arman sans Pénélope ». Tu avais pris ta décision au prix d'un tel effort qu'un zona

était venu s'inviter sur ta jolie peau dorée et te tordait de douleur. Je me rappelle que tu m'avais téléphoné, je me rappelle même de ce numéro qui venait de l'étranger et qui s'affichait sur l'écran de ma ligne directe au bureau. Je me rappelle que mon cœur battait très fort, parce que tu m'appelais, moi, de si loin, et tu m'as simplement dit, « j'ai pris une décision », alors que nous n'avions jamais parlé de décision à prendre, « j'ai pris une décision je ne la quitterai pas... ». J'étais à la fois accablée d'être mise devant cette affirmation qui m'empêchait de rêver trop grand et en même temps comblée de savoir que tu avais pu te poser cette question et qu'il n'en aurait peut-être pas fallu beaucoup pour que... pour que... nous nous accordions le droit de vivre.

Après, la question ne s'est plus posée, dans ces histoires d'amour, on quitte tout de suite au moment où la fougue et l'irresponsabilité nous animent, après c'est trop tard, une fois qu'on laisse la raison prendre le pas, c'est cuit patate...

Mon amour, tu vois, il était inutile de venir couper mon ordinateur pour que je laisse cette partie de ta vie sous silence. Effectivement tu as réussi à me faire perdre tout ce que je venais d'écrire, mais c'était bien gravé dans mon esprit et tu vois, tout est de nouveau sur le papier. Tu ferais mieux de me faire un signe genre rechargement de nid à baiser plutôt que de vider la batterie du PC... C'est petit.... Je t'aime mon homme et j'ai encore tant à raconter.... Peut-être parlerais-je de moi avant toi, et de mes blessures profondes, si j'en trouve le courage...